

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

INSTRUCTION PASTORALE DE MGR. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS, SUR LA COMPOSITION, L'EXAMEN ET LA PUBLICATION DES LIVRES EN FAVEUR DESQUELS LES AUTEURS OU ÉDITEURS SOLLICITENT UNE APPROBATION.

Cette instruction traite d'un sujet trop important en lui-même, et qui intéresse trop le clergé et les Catholiques, aussi bien que ceux qui écrivent en vue de la religion et de la morale, pour que nous ne nous imposions pas le devoir de faire participer nos lecteurs aux avantages que nous avons été à même de recueillir. Nous sommes heureux de pouvoir coopérer à faire profiter un grand nombre de lecteurs de la prudente sagesse avec laquelle sont donnés, par le premier pasteur du diocèse de Paris, des conseils, plus nécessaires aujourd'hui que jamais, sur les défauts à éviter dans les livres qui ont pour but la défense de la vérité, et sur les règles qu'elle prescrit. Offrir d'ailleurs l'idée générale des conseils adressés et des règles tracées ici aux fidèles, par des extraits qui en reproduisent la substance dans son ensemble, ce sera éveiller le désir d'une satisfaction plus complète encore, et provoquer la lecture de l'instruction elle-même dans tous ses développements. Ecoutons donc l'avis pastoral.

Union Catholique.

Conseils aux écrivains appelés à défendre la religion ou à exposer ses enseignemens.

« Il y a plusieurs causes qui rendent les livres inutiles, erronés ou dangereux. Les principales sont le défaut d'instruction, ou l'absence d'une science et d'un talent proportionnés à la difficulté d'un sujet. Cette insuffisance est surtout regrettable dans les discussions qui exigent des connaissances exactes en géologie, dans la philosophie proprement dite, dans les controverses sur la religion naturelle, dans les apologies qui s'attachent à faire ressortir les bienfaits du Christianisme. Les autres causes du non-succès des écrivains religieux sont : l'amour des systèmes, la préoccupation trop grande en faveur d'une thèse d'ailleurs incontestable ; le défaut d'un jugement parfaitement sûr dans la manière de défendre la religion, d'inspirer la piété ; le défaut de mesure ou même de charité dans le langage ; l'esprit d'intérêt, l'esprit de parti ; enfin le dernier défaut que nous signalons est de faire de la profession d'écrivain une profession à part.

« Nous ne parlons pas de l'amour de la célébrité, qui se mêle à tous ces défauts, ou même les produit, les vivifie, les dirige. Aussi le meilleur remède qu'on puisse leur opposer est-il, sans contredit, la modestie chrétienne, la méfiance de ses propres forces, la disposition à ne prendre la plume que lorsqu'on est sollicité à écrire par le conseil de juges sévères, ou même très-sévères, et avec l'espoir fondé d'être utile.

« Rarement on doit avoir cette confiance, quand il s'agit de défendre les grands intérêts de la société, de la religion, de la morale en général. Il y a moins de présomption et plus d'espoir de réussir, quand on traite des sujets plus restreints et plus faciles...

« Il faut, pour écrire sur la religion, non-seulement une instruction solide, mais aussi une instruction proportionnée à la difficulté du sujet religieux qu'on entreprend de traiter...

« Signalons un défaut qui rend inutiles beaucoup de livres apologétiques de notre époque : il consiste à ne pas établir clairement le sujet du débat. Il en est des controverses religieuses comme de la plupart des contestations, où l'opposition n'est que l'effet d'un malentendu.

« S'il existe un abîme entre le chrétien qui se soumet à une révélation surnaturelle, et le philosophe qui n'admet que l'inspiration de son génie, il est aussi, avant d'arriver à ces deux résultats contradictoires, un grand nombre de points sur lesquels l'accord serait facile. Or, il n'arrive que trop souvent que s'étant divisé là où la division n'était pas nécessaire, on finit par consommer une séparation entière et profonde.

« Quel est le véritable état de la question entre les rationalistes et nous ? ils nous accusent de resserrer les droits de la raison dans des limites trop étroites. Nous leur reprochons de les étendre au-delà des bornes légitimes. Ce double reproche est reproduit dans presque toutes les controverses sur la liberté de penser.

« C'est l'indépendance de la raison, disent les uns, qui favorise les progrès des sciences, des arts et des lettres, de la philosophie surtout. Elle est elle-même la plus essentielle, la plus inaliénable, en même temps que la source de toutes les autres libertés.

« L'abus de cette indépendance, disent les théologiens, est la cause de toutes les erreurs. Plus justes que leurs adversaires, les théologiens exacts n'ont garde de contester les services et les droits de la raison. Non-seule-

ment ils admettent qu'elle possède des vérités qui lui sont propres, mais ils condamnent ceux qui nient sa puissance pour arriver à la certitude ; ils prétendent seulement que les vérités religieuses, objet des communes méditations du chrétien et du philosophe, triomphent plus facilement lorsque celui qui les traite est armé d'une double force, éclairé d'un double flambeau...

« Tels sont donc les principaux défauts à éviter : l'insuffisance d'instruction, les questions mal posées, l'absence d'un jugement très-exercé sur ce qu'il convient de dire ou de passer sous silence. Nous allons en faire l'application aux écrits qui ont pour objet : 1^o. les difficultés contre la Bible, qui sont empruntées à la géologie, à la chronologie, à divers monumens historiques ; 2^o. les rapports de la morale évangélique avec la morale naturelle ; 3^o. les rapports des dogmes révélés avec ceux de la religion naturelle ; 4^o. l'origine de cette religion ; 5^o. l'origine des connaissances humaines en général ; 6^o. les influences diverses exercées par le Christianisme sur la société.

« Un apologiste qui se dévoue à défendre le récit de Moïse sur l'âge du monde, sur la formation du globe, l'unité de la race humaine, trouvera un grand avantage à posséder exactement les données scientifiques qu'on essaie de lui opposer ; mais s'il n'a pas ces données, très-désirables sans doute, sans être toutefois indispensables, s'il ne possède que des notions superficielles, il vaut mieux ne pas les produire...

« Nous ne connaissons aucun système géologique, historique, contraire à nos dogmes ou aux faits de la Bible, qui ait eu le privilège d'une longue durée. Après une telle expérience, il semble que nous sommes très-modérés en réclamant au nom de la sagesse, de l'amour même de la vérité, qu'une histoire et un enseignement qui ont survécu à toutes les contradictions humaines ne soient pas subordonnés à des hypothèses, à des théories fort conjecturales, puisqu'elles reçoivent des démentis si fréquents, et qu'elles sont soumises à des variations et à des transformations infinies. Telle est l'excellente fin de non-recevoir qu'il est toujours permis d'opposer et qui est souvent préférable à une discussion du système ennemi, alors même que des études spéciales rendraient capable de le soutenir avec avantage.

Importance des discussions philosophiques : conditions qui doivent en assurer le succès.

« Si, au lieu de résoudre des doutes empruntés aux sciences physiques, aux vieux monumens, aux anciennes chronologies, un apologiste est appelé à apprécier des théories philosophiques, il ne saurait trop se pénétrer de l'importance d'une telle discussion : elle est plus décisive que toutes les autres pour le bonheur ou le malheur de l'humanité. Personne ne peut contester que le Christianisme n'ait créé les sociétés modernes. Mais si des sectes philosophiques veulent le remplacer, c'est donc à une nouvelle création qu'elles aspirent. Or, qui n'est intéressé à savoir si elles ont réellement la puissance de Dieu, qui fait mourir et qui ressuscite, qui précipite dans le tombeau et ramène à la vie (1) ?

« Si, plus modestes, elles prétendent perfectionner, il n'est pas moins important de savoir d'où leur vient cette mission, et si la réforme, telle que la proposent plusieurs d'entre elles, n'est pas inséparable d'une destruction terrible. Quoi qu'il en soit, tous les grands problèmes qui intéressent l'humanité sont résolus, ou par le Christianisme, ou par une philosophie antichrétienne. Voulez-vous vous convaincre de la puissance de ces deux doctrines ? considérez leurs œuvres.

« Les questions qu'elles soulèvent, résolues avec les principes de notre foi, ont renversé les cultes idolâtriques, les anciennes écoles de philosophie, détruit la civilisation du paganisme, et créé la civilisation chrétienne.

« Résolues avec les principes du rationalisme, elles ont produit le dix-huitième siècle. Le nôtre, en abandonnant plusieurs de ses tendances, est loin d'être rentré dans une voie exclusivement chrétienne. Mais, dans l'un comme dans l'autre, le triomphe des fausses doctrines n'a pas été absolu. Elles ont beaucoup influé sur les lois, sur la politique, sur la littérature ; mais elles n'ont pu les dominer exclusivement. Elles ont agi avec plus de force sur les mœurs de la classe élevée et de la classe moyenne, sur les hommes de plaisir et d'affaires ; mais cette action n'a pas été sans contre-poids. Les classes inférieures des grandes villes n'ont pas encore commencé le dix-neuvième siècle : nous voulons dire qu'elles n'ont rien compris à ce philosophisme indécis qui caresse les systèmes et les doctrines contradictoires. Elles en

(1) 1. liv. des Rois, II, 6.

Sont encore au scepticisme et à l'impiété grossière des beaux esprits du siècle précédent. Cependant, bien que le succès n'ait été que partiel, il a suffi pour porter de grandes perturbations dans toutes les contrées de l'Europe. Dieu sait quel sort leur serait réservé, si la victoire devenait jamais complète ! Le monde, bien plus véritablement subjugué qu'il ne pourrait l'être par tous les conquérans réunis, serait livré à des expériences terribles, et subirait la plus radicale des révolutions. Au lieu d'une terre renouvelée par l'Esprit de Dieu, nous aurions une terre bouleversée par l'esprit d'orgueil et de mensonge. Heureusement que le mal, parvenu à un certain degré, fait reculer les sophistes les plus audacieux !...

« Il dépend de nous, écoutez bien ceci, chers et dignes coopérateurs, il dépend de nous, si Dieu soutient notre faiblesse, si nous répondons dignement à la mission qu'il nous a donnée, que la vérité lutte d'une manière moins inégale contre de funestes erreurs.

« Mais quels seront nos moyens ? Pour ne pas nous méprendre sur le choix, n'oublions pas que la puissance de l'erreur, comme celle de la vérité, ne tient pas à une seule cause. Elle n'est point l'œuvre d'un seul homme, d'un seul peuple. Elle n'appartient pas exclusivement aux amis de la cause qui triomphe ; elle est quelquefois due à la conduite de ceux qui succombent. C'est une action très-mystérieuse et certaine, invisible et évidente tout à la fois. Elle a vaincu, que l'on ne peut dire encore, où, quand et comment la victoire a été préparée, consommée. Il est certain que la philosophie impie vient à la suite de grands abus, de grands scandales de la part de ceux qui sont tenus de donner de bons et d'utiles exemples. Il est certain qu'elle accroît le mal au lieu de le guérir. Enfin, il n'est pas douteux que le sacerdoce et les fidèles catholiques ne peuvent opposer à leurs détracteurs de réponse plus persuasive que celle de Jésus-Christ à ses ennemis : *Si vous ne croyez pas à ma doctrine, croyez à mes œuvres* (1)....

« C'est un art, et un art très-difficile, que de transporter hors de nous la lumière qui nous éclaire, les sentimens qui nous entraînent ; il faut une grande, une admirable philosophie pour confondre celle qui est petite et méprisable. Ce n'est pas tout que de confondre, il faut toucher, persuader, conduire à la vertu, c'est-à-dire au sacrifice de soi-même ; triomphe impossible à la plus savante, à la plus belle philosophie. C'est la prière qui fait descendre la grâce ; c'est la charité, l'humilité qui lui ouvrent les cœurs : *qui se humiliat, exaltabitur*. A cette œuvre toute divine ne mêlons point de discussions qui, sous la plume même d'un homme supérieur, sont stériles pour les esprits vulgaires, et toujours dangereuses lorsque l'orgueil du controversiste se heurte contre l'orgueil du philosophe.

« Adressons plutôt à ce dernier ce pacifique langage : Avant de mettre en lutte la foi et la raison, assurez-vous si elles ont des intérêts opposés. Un examen rapide vous convaincra qu'il n'existe aucun intérêt de ce genre. »

BULLETIN.

Mercrèdi, Mgr de Montréal officia pontificalement à une messe solennelle chantée à Longueuil pour la Propagation de la Foi. Cette paroisse vient de donner à tout le diocèse le plus bel exemple de zèle et de générosité pour cette œuvre éminemment catholique. Plus de huit cents personnes se sont fait inscrire parmi les membres de cette sainte association ; et, malgré ce temps de pénurie et les contributions exceptionnelles, prélevées chaque jour sur la plupart d'entre eux par la taxe des carrières, ce nombre va s'accroissant sans cesse. En sorte que cette paroisse, qui surpasse déjà de beaucoup les autres par l'abondance des aumônes qu'elle fournit à la Propagation de la Foi, n'aura plus de rivale que cette ville dont elle devient désormais l'émule glorieuse. Pour expliquer ce succès nous devons à la vérité de dire que le respectable curé de Longueuil, M. Brassard, l'a efficacement préparé en visitant lui-même toutes les maisons de sa paroisse, et en faisant entendre à chacun de ces bons fidèles des paroles de foi, de zèle et de charité qui les ont universellement persuadés. Ainsi voilà dans le diocèse deux paroisses surtout qui sont placées à la tête du mouvement général pour deux œuvres différentes, mais également utiles et chrétiennes, également caractéristiques des progrès de notre époque : Longueuil pour la Propagation de la Foi, et Rigaud pour la Tempérance, paroisse où l'on compte les membres de la société par le nombre des communians. Ces beaux exemples ne seront pas perdus pour nous ; honneur et reconnaissance à ceux qui les ont donnés.

Le rev. P. Chazel fit à Longueuil un excellent sermon sur l'œuvre de la Propagation de la Foi, qu'il considéra comme offrant un triple caractère de zèle, de charité, de providence, et que l'auditoire écouta avec une religieuse attention. Une foule considérable s'était portée à cette touchante solennité et la plupart s'approchèrent des sacrements.

Ce jour était aussi celui de l'établissement de la confrérie du St. Scapulaire dans la paroisse de Longueuil. Après la messe, Mgr. donna ce saint

(1) Ev. S. Jean, x, 23.

habit à plus de cent confrères pieux, et fit précéder cette cérémonie d'une pieuse exhortation sur l'excellence et les devoirs de cette dévotion. Il était près de deux heures lorsque la cérémonie fut terminée. Mais la pompe et l'éclat qu'on avait su lui donner, la parole puissante du prédicateur, un chœur nombreux d'habiles chanteuses, puis le recueillement et la piété des fidèles, que des sentimens de foi avaient seuls conduits à cette fête improvisée comme une récompense à leur zèle, firent oublier les heures ; et ce fut l'âme remplie de joie et de pieuses émotions que l'on sortit du temple.

On nous assure que la santé de son Excellence est dans un état désespéré. Un de ses médecins aurait dit qu'il ne lui restait pas vingt-quatre heures de vie. Après tous les bruits contradictoires que nous avons entendus sur ce sujet depuis quelque temps, nous n'osons plus croire qu'à ce qui nous sera donné comme officiel. Si l'état du gouverneur est alarmant à ce point, nous ne pouvons l'ignorer longtems ici ; or, c'est un malheur dont nous voulons éloigner l'idée autant que possible ; attendons !

Nous éprouvons une véritable satisfaction à reproduire dans nos colonnes un excellent extrait de *l'Aurore*, ce rude antagoniste du *Herald*. La haute intelligence et l'érudition dont fait preuve si souvent M. l'éditeur de *l'Aurore*, le caractère de profonde vérité dont sont empreints la plupart de ses écrits, joint à l'éloquence du style, nous portent à le féliciter au nom de tous les bons esprits, au nom du catholicisme et de l'ordre social dont il est devenu un puissant et intelligent défenseur. Puisse toute la presse catholique de ce pays comprendre ainsi ce qu'il y a de noble, d'utile, de vital dans des questions qui tiennent si essentiellement à l'existence et au bonheur de la société ! Et ici nous ne voulons pas parler seulement d'un point en particulier ; mais de toutes les questions de religion et de morale qui se sont présentées successivement à nous tous depuis quelque temps, et dont *l'Aurore* a parfaitement compris l'opportunité, l'influence sur les intérêts présents de notre politique, et sur toute politique sociale. C'est là assurément de la raison et du progrès.

Il paraît que l'Eglise d'Ecosse, après avoir durant des siècles baissé la main et le sceptre du pouvoir qui lui distribuait argent et honneur, à condition qu'elle le prendrait pour un Dieu infailible, se lasse de son joug doré. L'infailibilité de tel ou tel ministre politique, sous le nom et l'autorité d'un roi ou d'une reine, lui est tout à coup devenue suspecte, tyrannique, monstrueuse. Cette chère Eglise d'Ecosse devient prude en vieillissant, justement comme les coquettes. Elle vient de se douter pour la première fois, qu'une église spirituelle devait avoir un gouvernement spirituel et indépendant. En conséquence de cette découverte, dont elle a l'air de s'enorgueillir comme d'une invention, elle déclare le front haut et la démarche hardie à MM. ses maîtres du cabinet qu'elle entend se gouverner toute seule, (dans le fond elle est assez vieille pour cela) ; et comme tous les ingrats et tous les révoltés, elle se plaint amèrement de ses bienfaiteurs, et leur reproche des violations de serment de conventions, comme si ces conventions ne prouvaient pas précisément à quel prix elle s'était vendue ; elle finit par menacer de divorcer avec le gouvernement et l'Eglise établie, si on ne la laisse maîtresse de penser, de juger et d'agir selon ses idées propres, car l'idée commence à lui venir, à ce qu'il paraît. En conscience nous ne pouvons la blâmer de tout cela ; et s'il nous reste un souhait à former à son occasion, c'est celui qu'abandonnant tout à fait son nom d'Eglise d'Ecosse et de pupille d'un gouvernement, elle s'appelle EGLISE CATHOLIQUE. Alors seulement elle aura une autorité spirituelle, véritable et indépendante. La démarche de ses ministres en sera peut-être le chemin.

L'ordre paraît rétabli à Lachine. Les rixes provenaient selon toute apparence, d'une antipathie d'origine parmi les travailleurs, qui se trouvent issus de différens comtés d'Irlande. Ne sont-ils donc pas les enfans de la même patrie ? Et pourrait-on croire que sur une plage étrangère, où l'on aime comme un frère le compatriote que l'on rencontre pour la première fois, des fils de l'Irlande, auxquels de si longues persécutions auraient dû enseigner l'union et l'amour fraternel, cherchent à s'entrégorgier ? En vérité, c'est triste.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

LES JÉSUITES :—Le *Herald* publie une correspondance qui renverse un peu le jugement qu'il a porté sur les hommes de la Maison d'Ignace ; l'auteur cite à l'appui de ses opinions le témoignage d'écrivains protestans les

Plus estimés, et démontre que la compagnie de Jésus a pu être calomniée. Elle aussi dans le conflit des passions et des intérêts humains. Nous ne prétendons pas nous poser en apôtres nés des Jésuites, ni soutenir que cette savante et illustre société soit immaculée; mais un Institut qui comme celui-là a pu mériter un grand nom par l'éducation qu'il a donnée à la jeunesse, mais un ordre comme celui-là qui a réformé les sciences à la Chine, rendu pour un tems le Japon Chrétien, donné des lois au Paraguay, redonné au monde entier le dépôt des arts, des lettres, des sciences et de la civilisation conservé dans le fonds de leurs couvens, qui des antipodes a volé jusqu'au Canada pour y répandre avec zèle les lumières dont nous jouissons aujourd'hui; que ni les forêts des plus sauvages contrées, ni les périls, ni les sacrifices de toutes sortes n'ont pu ralentir dans sa sainte carrière de religieuse et scientifique civilisation, que ses persécutions et ses malheurs mêmes doivent rendre cher et respectable à l'humanité, un ordre comme celui-ci, disons-nous, n'a-t-il pas dans les bienfaits et les vertus qu'il a semés parmi les hommes de quoi racheter de vieilles erreurs quand surtout il vient aider à cultiver la vigne dans un tems d'orage et de calamité sociale où il ne peut y avoir assez de mains, où l'on a peine à les trouver? Ah! c'est juste le secret qui fait recueillir l'ennemi du Canada français catholique, l'instinct de la haine lui fait pressentir ce qu'il peut en craindre pour ses projets prévaricateurs contre les droits de l'homme: le jésuite, oh! c'est bien là en effet l'ennemi qu'il a à redouter! Mais s'il était aussi sage et aussi éclairé que ce monarque protestant, le roi de Prusse, qui les recueillait dans ses Etats, dans le tems même où pourchassés par tous les princes catholiques de l'Europe, ils n'étaient plus que des débris errans sur la mer de l'adversité, parce que ce prince ne voyait en eux que des dépositaires des sciences, des arts et des belles lettres qu'ils étaient si propres à cultiver et à enseigner parmi les naissantes générations, oh! il baiserait leurs pas au lieu de s'y attacher comme un reptile gorgé de venin pour leur mordre le talon. Mais non, il n'aurait plus assez long-tems l'espoir de crier à l'ignorant Canadien parce que devant eux les ténèbres de l'ignorance s'effacent comme l'ombre devant le soleil. Ennemi de notre patrie, tu ne peux plus pardonner à ces amans de la science et de la civilisation de s'être dressé un sanctuaire jusque dans les murs de Québec, ce temple que tu as converti comme un barbare en un camp de soldats, pour arracher les nôtres à l'esclavage de cette ignorance que sans eux peut-être tu pourrais nous jeter à la face avec quelque droit; c'est là le crime que tu leur reproches, nous le comprenons! mais c'est là aussi ce qui les met en crédit parmi nous.

La presse fanatique croit avoir fait de belles découvertes en exhumant de leurs livres des maximes horribles, il est vrai, mais que tous les hommes instruits et de bonne foi savent aussi avoir été dévouées formellement après par les jésuites français, (ayant été publiées par des jésuites étrangers,) long-tems avant leur désastre et leur proscription. Un ordre qui en Espagne, aux Philippines, au Pérou, au Mexique, au Paraguay, en Portugal, au Brésil, en France, dans les Deux Siciles, dans le Duché de Parme, dans l'Isle de Malte, aux Etats-Unis, au Canada surtout, où Brebeuf entre tant d'autres souffrit le martyre du feu en adressant à son Dieu dans une prière chantée à la face du sauvage étonné, le si pathétique *Vexilla regis*, un ordre, disons-nous, qui a conquis l'univers au bienfait du plus beau dogme moral qui ait été révélé par Dieu, qui a évangélisé l'Allemagne, les Pays-Bas, la Chine et l'Amérique, qui eut des Apôtres comme un François Xavier pour parcourir jusqu'aux extrémités de l'univers connu, qui donna au monde un apostolat de vingt mille missionnaires à la fois, à qui l'Europe entière doit aujourd'hui d'être arrivée au pinacle de cette magnifique échelle de la civilisation vers laquelle ces vierges contrées du Canada aspirent elles aussi comme par un besoin inné dans la nature humaine, en se sentant heureuses d'être appuyées du même levier, un ordre enfin, qui ballotté par les orages de la proscription et de l'exil universel, frappé des foudres de tous les trônes à la fois, depuis celui du Vatican à Rome, jusqu'à l'autel princier du Duché de Parme, n'a pas succombé cependant, et est sorti vigoureux rejeton de cette longue tempête de calamités qui semblait devoir éteindre son plus petit espoir de survivance et d'avenir, un ordre comme celui-là, pauvre ridicule ennemi de la foi que nous professons et de la patrie que nous avons, tu croiras l'anéantir par de fanatiques criaileries, par de méprisables outrages, par des vociférations impies, par de sacrilèges blasphèmes!

ROME.

—Un service solennel, pour le repos de l'âme du pape Pie VIII, de glorieuse mémoire, a eu lieu, le 26 novembre, dans la chapelle du Vatican. Sa Sainteté Grégoire XVI, environné du sacré-collège, a assisté à la messe, qu'a célébrée le cardinal Fransoni, et a fait ensuite l'absoute du haut de son trône.

Le lendemain, premier dimanche de l'Avent, le Saint-Père s'est rendu à la chapelle Sixtine, où revêtu de ses ornemens pontificaux, il a assisté à la messe, célébrée par Mgr. Tevoli, archevêque d'Athènes. Après l'Evangile le procureur-général de l'ordre des Frères prêcheurs a prononcé un discours analogue à la pieuse circonstance. Les cardinaux et la prélature étaient présens à la cérémonie, ainsi que les archevêques et évêques assistants au trône.

Après la messe, Sa Sainteté a porté processionnellement à la chapelle Pauline le Saint-Sacrement, qui y est resté exposé à l'adoration publique, les prières des quarante heures commençant ce jour-là.

—Le Souverain-Pontife vient de nommer Mgr. le Cardinal Acton protecteur de tout l'ordre des mineurs capucins.

—Le quatrième dimanche de l'Avent, Sa Sainteté, a assisté à la messe, célébrée dans la chapelle Sixtine par Mgr. Castellani, évêque de Porphyro. Le discours a été prononcé, après l'Evangile par le P. Friori, carme de l'ancienne Observance.

FRANCE.

—Une mission, qui a duré cinq semaines, a été ouverte à Mendé, le 23 octobre, par MM. les abbés Jouve, Valin, Pratz et Célogrette. Dès les premiers jours, les paroles pleines de conviction et de charité de ces hommes vraiment apostoliques ont excité l'enthousiasme, réveillé la foi, enflammé les cœurs. Toutes les classes de la population étaient avides de les entendre, et la vaste cathédrale se remplissait trois fois par jour.

Les tribunaux de la pénitence étaient continuellement assiégés. Les missionnaires et tous les prêtres de la ville passaient au confessionnal, pendant le jour, tout le temps qui n'était pas consacré aux instructions et une grande partie de la nuit. Le vénérable évêque lui-même, qui, malgré son grand âge, a constamment assisté aux principaux exercices, n'a cessé d'entendre les confessions de beaucoup de pénitens.

Quatre communions générales, deux d'hommes et deux de femmes, ont offert le spectacle le plus consolant pour la religion.

Le dimanche 20 novembre, le Christ a été porté en triomphe dans une procession qui a parcouru tous les boulevards de la ville. Les cris de *Vive la Croix!* mille fois répétés par une immense multitude, ont vivement frappé des personnes auparavant froides et indifférentes.

Dieu a répandu ses grâces avec abondance, et il s'est opéré un bien que lui seul peut justement apprécier.

—Enfin les missionnaires sont partis le 25, emportant l'estime, la reconnaissance de l'évêque et de tout le clergé, les bénédictions et les regrets de tous les fidèles.

—Un prêtre espagnol a prêché pendant l'Avent à la Petite-Chapelle. C'était le Père Yoldi, religieux de l'ordre de Saint-François, que Mgr. de Pampeleune, retiré à Pau, avait envoyé pour apporter aux émigrés du dépôt d'Agen les consolations de la religion. La station a été terminée par une grand-messe, en musique, chantée à l'église Notre-Dame, par les prêtres espagnols d'Agen, et MM. Loperana et Santa-Cruz, musiciens de la même nation.

Dans la matinée, beaucoup d'Espagnols ont communie à la Petite-Chapelle et à d'autres églises. A Notre-Dame, la table sainte s'est renouvelée quatorze fois. Il était édifiant de voir des artisans, des soldats, des officiers de divers grades, dont la vaillance sur les champs de bataille est attestée par de nombreuses blessures, dont la poitrine porte des décorations glorieuses, venir rendre gloire au roi des rois qui donne et ôte les couronnes, et de qui seul découlent les prospérités et les revers. Malgré leurs erreurs politiques, d'autres Espagnols, en remplissant le même devoir religieux, prouvaient qu'ils avaient conservé ces principes de christianisme enracinés jadis si profondément dans la catholique Espagne, et sans lesquels il n'existe ni stabilité pour les Etats, ni bonheur pour les familles. Des hommes de diverses catégories d'opinion se sont réunis au banquet sacré.

Le Père Yoldi a prononcé son sermon de clôture. Il a fait verser des larmes abondantes, quand il a exprimé sa gratitude pour le bien qu'il avait fait, en le rapportant à Dieu; quand il a attribué à son indignité seule la résistance de quelques pêcheurs endurcis; quand il a donné ses dernières instructions sur la prière; quand il a exhorté ses compatriotes à la patience; quand enfin, il leur a fait ses adieux et les a suppliés, à genoux dans la chaire de lui pardonner les offenses involontaires qu'il avait pu commettre envers eux dans l'exercice de son ministère apostolique. Alors se sont élevées, de plusieurs parties de l'église, des voix qui répondaient à cette humble demande: usage inaccoutumé parmi nous, mais d'un effet extrêmement attendrissant.

—La fête de sainte Barbe, patronne des canoniers, a été célébrée à Toulon avec une grande pompe: 300 matelots-canoniers, musique en tête, défilèrent sur les quais pour se rendre à l'église Saint-Louis, où a été célébrée une grand-messe. La statue de la sainte était dans un canot portée par quatre matelots-canoniers; les maîtres et les quartiers-maîtres de canonage l'entouraient. Un riche drapeau précédait ce cortège. Un piquet de trente hommes armés lui servait d'escorte; le commandant de la frégate la *Vénus*, et les officiers, ceux des équipages de ligne et de quelques bâtimens de la flotte, une longue file de matelots-canoniers de la frégate et ceux de la division qui doivent incessamment leur succéder, fermaient la marche. A la sortie de l'église, où la décence et l'ordre le plus parfait ont régné, les matelots-canoniers furent offrir le pain bénit à l'amiral-préfet; puis, ils se rembarquèrent escortés et accompagnés par la musique et leurs frères d'armes.

—S. Em. Mgr. le cardinal-évêque d'Arras a lu en chaire dans sa cathédrale, le 4 de décembre, le décret concernant la béatification du vénérable serviteur de Dieu, J. B. de La Salle, instituteur des frères des écoles chrétiennes, tandis que MM. les curés de la ville faisaient la même lecture dans leurs églises respectives. Il a retracé en peu de mots la vie du saint fondateur de la congrégation des frères, et a payé un juste tribut d'éloges au zèle, au dévouement et à la sagesse de ses pieux et modestes disciples, qui, par tout, opèrent tant de bien.

«Pères et mères, a dit le vénérable prélat, vous êtes tranquilles lorsque vous savez que vos enfans sont sous les yeux de ces bons frères. Ils vous reverront plus respectueux et plus dociles, et l'esprit orné de connaissances utiles.»

—Le 18 décembre, une jeune anglaise protestante faisait son abjuration solennelle dans l'église de Saint-Roch. Ses parents et ses amis étaient émus de sa ferveur et des larmes abondantes qui ruisselaient de ses yeux, au moment où le pain sacré lui était accordé. Le 23, jour de la Conception immaculée, une néophyte de la même nation entra avec des dispositions aussi touchantes dans le sein de notre Eglise. Le 23, la même grâce a été accordée à une autre nouvellement convertie. Puisse ces nouveaux membres qui accroissent l'innombrable famille catholique, être les prémices et le gage du retour si désiré de toute la nation anglaise!

—A l'imitation de ce qui existe à Saint-Roch et à Saint-Sulpice, le clergé de la paroisse de Saint-Eustache vient de créer une bibliothèque catholique qui a ouvert le 25 décembre. Pour être admis à la communication à domicile, il suffira de présenter une simple garantie de l'ouvrage prêté. Toute personne de la capitale, sans aucune distinction, sera accueillie à cette bibliothèque.

—Une ordonnance, insérée au *Bulletin des Lois*, autorise l'acceptation de trois legs faits par M. l'abbé de Franous; le premier, d'une rente de 250 fr. à la fabrique de l'église succursale de Tendou (Vosges); le deuxième, d'une rente de 2,000 fr. à l'hospice de la même ville; et le troisième, d'une autre rente de 500 fr., sur l'Etat, au séminaire diocésain de Saint-Dié.

—On nous écrit du diocèse d'Evreux :

« Mlle. de Bois-l'Evêque, de Favorolles, Evreux, dont les bienfaits sont inépuisables, vient d'acheter, de M. de Boursardière, ancien maire du lieu, au nom des religieuses du canton de Balleroy, arrondissement de Bayeux, le château et la plus grande partie du domaine de la Cour-Rétal, commune de Boissy-le-Sec, près Verneuil. Une chapelle et d'autres constructions considérables vont être incessamment ajoutées à ce château. On assure que cette communauté aura près de quarante religieuses. On est heureux d'avoir à citer, de notre tems, d'aussi nobles et généreuses actions. »

ANGLETERRE.

—Mgr. Wiseman, qui, depuis son élévation à l'épiscopat, était président du collège d'Oscott (Angleterre) et dirigeait les études de ce bel établissement, va, nous assure-t-on, quitter ce poste par suite de nouveaux arrangements qu'ont nécessités les besoins du diocèse de Birmingham, où le nombre des catholiques s'est si prodigieusement accru dans ces deux dernières années. Le révérend M. Logan serait appelé à succéder au prélat, dans les fonctions qu'il remplissait avec tant de succès, au collège de Ste-Marie.

—D'après une lettre d'Angleterre, Mgr. Wiseman, que l'on nous avait dit être sur le point de renoncer à la présidence du collège de Saint-Marie (Oscott), continuera à diriger cet établissement, à moins que la maladie dont Mgr. Wash, vicaire apostolique de Birmingham, est atteint, ne prenne un caractère qui interdise au prélat l'exercice de ses fonctions épiscopales.

—Les catholiques de Londres et de Dublin ont célébré avec ferveur et beaucoup de solennité, la fête de Saint-François-Xavier.

—Trois cents hommes ont été confirmés dimanche, dans l'église de Sainte-Anne, à Leeds (Angleterre), par Mgr. Briggs, évêque de ce district. Dans ce nombre on comptait 40 nouveaux convertis.

—Il y a quelques semaines, l'association protestante de Liverpool s'est réunie, pour exposer au public le prodigieux succès qu'obtiennent partout ses missions, et lui communiquer ses plans pour la campagne de cette année. Un seul fait permettra de juger les étranges prétentions de l'association. Un certain M. Holme a proposé, sans perdre son sérieux ni compromettre sa gravité, d'établir une mission à Rome, afin de *dépaupariser* les états romains et le pape même. Ce projet a été accueilli par des applaudissements frénétiques, et l'on parle d'en placer l'auteur à la tête de la mission. (1)

IRLANDE.

—On écrit de Galway (Irlande), le 25 décembre :

« Ce matin, il y avait un grand nombre de fidèles à la messe, dans l'église paroissiale; la galerie était surtout encombrée de monde: un craquement se fait entendre, on crie aussitôt que la galerie cède au poids de la foule et que tout est perdu. Aussitôt la panique s'empare de la multitude, on se précipite vers les portes. Les conséquences de cette panique sont effroyables. Déjà l'on comptait 30 personnes étouffées ou écrasées.

« Une autre version estime à 26 le nombre des morts foulés aux pieds par la multitude épouvantée qui cherchaient les issues. On pensait qu'il y aurait bien 10 ou 15 victimes de plus. Il y a beaucoup de blessés. La galerie est solidement bâtie, elle pouvait supporter un poids quatre fois plus considérable. Il y avait 4 à 5,000 personnes dans l'église, au moment où l'on a commencé à crier que la galerie craquait et la messe n'était pas encore commencée.

« Le sieur Gray qui a donné des soins aux blessés, a constaté 28 décès. Il pense que le nombre est bien plus considérable, beaucoup de familles ayant transporté leurs blessés dans leurs maisons. La ville est plongée dans la consternation. »

—A en croire un journal anglais, M. O'Connell va se retirer de la vie publique et passer le reste de ses jours dans la vie monastique.

—Le R. P. Mathieu, l'apôtre infatigable de la tempérance, a été invité à visiter les îles de Jersey et de Guernesey, après les prochaines fêtes de Pâques.

—M. le Dr. Wilson, évêque de Hobart-Town, est arrivé à Dublin. Le *Freeman's Journal* annonce que le prélat est parti aussitôt pour le collège de

Saint-Patrice, Maynooth, où il va choisir des missionnaires pour son diocèse.

—Les associations du Saint-Rosaire, qui sont répandues dans toute l'Irlande, commencent à s'établir en Angleterre. Dans plusieurs provinces du nord, les ecclésiastiques ont formé des confréries de quinze personnes qui récitent assidument les prières en l'honneur de la Vierge.

ECOSSE.

—On écrit d'Ecosse :

« Une assemblée de l'Eglise d'Ecosse vient d'avoir lieu; il s'agit d'un grand fait qui se prépare, la séparation de cette Eglise d'avec l'Etat, ce qui est la ruine même du protestantisme en Ecosse. Un mémoire à été rédigé au nom des ministres "convoqués", et ils formaient la grande majorité des ministres d'Ecosse; il est adressé à sir Robert Peel. On y remarque la résolution bien arrêtée de rompre avec le pouvoir civil, si ce pouvoir ne laisse pas à l'Eglise d'Ecosse l'indépendance qu'elle réclame. Non seulement en matière de dogme, mais en matière de discipline, les ministres écossais rejettent l'intervention de la magistrature. "Ils ne pourraient, disent-ils, rester en communion avec une Eglise qui se soumettrait à cette intervention, ni permettre à d'autres d'y rester. »

« Les ministres d'Ecosse, réunis en assemblée générale, rappellent, dans la dernière partie de leur mémoire, au gouvernement de la reine, les devoirs qu'ont à remplir les chefs des Etats envers celui par qui régentent les rois, et par qui les princes rendent la justice, dont ils doivent épouser la cause, et dont l'Eglise doit attendre l'exercice de cette liberté qu'il lui a donnée lui-même. L'assemblée des ministres d'Ecosse déclare apprécier toute l'importance de la question, maintenant soumise à la décision du Parlement et du pays; elle ajoute que son Eglise n'a fait qu'un traité avec la puissance civile, par conséquent qu'elle peut le rompre, si cette puissance ne tient pas ses engagements, et qu'il s'agit, pour le royaume d'Ecosse, si le pouvoir temporel engage la lutte, non-seulement de la destruction de l'Eglise nationale aujourd'hui existante en vertu de la loi, mais du renversement de l'autorité du Christ dans sa propre maison, et du refus de reconnaître son Eglise comme une libre société spirituelle instituée par lui et gouvernée par ses seules lois.

« Nous n'ajouterons rien à cette solennelle condamnation du protestantisme qui a toujours soumis la religion aux pouvoirs humains, à ce point que cette Eglise d'Ecosse, qui proteste aujourd'hui contre cet attentat, déclare elle-même qu'elle a été établie par la loi des hommes. Tel est le changement des idées, aujourd'hui qu'elle ne conçoit plus qu'une Eglise, libre société spirituelle instituée par Dieu et gouvernée par ses lois, et il n'y a au monde qu'une seule Eglise qu'on puisse ainsi définir, l'Eglise catholique! »

INDES.

—Le préfet apostolique de l'Inde néerlandaise, M. J. H. Scholten, vient de partir de Grave pour Rome. La mission catholique dont il est chargé, éprouve encore un grand besoin de livres religieux en langue malaise. Durant son voyage des Indes en Europe, M. Scholten s'est occupé de faire un catéchisme et un livre de prières dans cette langue. Il eût beaucoup désiré pouvoir faire imprimer ces livres en Hollande; mais, n'ayant pas de fonds à sa disposition pour en couvrir les frais, il les a emportés à Rome où il se flatte d'en trouver les moyens.

Il espère être de retour en Hollande vers le commencement de février, pour reprendre immédiatement la route des Indes.

—On lit dans le *Journal asiatique de Londres* de décembre l'article qui suit :

« L'évêque catholique de Madras ayant commandé la construction d'un portique à l'église de Saint-Thomas, les ouvriers en creusant les fondemens, découvrirent un pilier mesurant douze pieds de long sur six de circonférence. Cette découverte ayant été communiquée à l'évêque, il ordonna de continuer les excavations. Une tradition générale dans le pays était qu'au tems qu'apôtre saint Thomas érigea une chapelle sur ce même terrain, il y existait un temple d'idoles qui tombait en ruines, et à la place duquel les disciples du saint apôtre avaient érigé une chapelle dans laquelle ses restes furent déposés. Ce lieu est encore en grande vénération dans tout le pays, et les chrétiens s'y rendent en pèlerinage de toutes les parties de l'Inde. En continuant les fouilles, on découvrit à une distance de trois ou quatre toises plus loin un second pilier de la même forme et des mêmes dimensions que le premier. On trouva aussi sur la même place une pierre plate sur laquelle était gravée une inscription en caractères qu'on n'avait encore pu déchiffrer. La forme des piliers est dans le goût indien et semblable à celle de ceux que l'on voit encore dans les temples d'idoles du pays. »

ALLEMAGNE.

—Le 25 juillet dernier, le curé d'Utenthal avait déclaré, en présence de la commission d'école locale, que la traduction de la Bible faite par Munchener est un livre défendu par l'Eglise catholique, et qu'en sa qualité de curé il ne pouvait permettre qu'elle fût introduite dans les écoles de sa paroisse. Le conseil scolaire de district l'a dénoncé aux tribunaux, et le curé a été suspendu pour deux ans de ses fonctions pastorales; les membres de la commission d'école qui ont appuyé le curé ont été révoqués; d'autres autorités communales ont été condamnées à huit jours d'emprisonnement, parce qu'elles ont osé déclarer que la traduction de la Bible faite par Munchener est contraire à l'esprit du catholicisme.—Nous livrons ce fait à la publicité sans y ajouter de commentaires.

ASIE.

—Cinq capucins, expulsés d'Espagne, et envoyés en Mésopotamie par la Propagande, ont fondé trois hospices avec des frères, à Orfa, à Merdin et à

(1) Il paraît que c'est celui-là qui a fait la trouvaille dont nous parlions dans notre dernier No. et que les nôtres n'étaient que de malheureux plagiaires. Honneur à qui de droit!
N. du R. des M. P.

Diarbékir. Quatre autres capucins, de la Catalogne, viennent de leur être adjoints. Cette mission, desservie par des religieux espagnols, est indépendante de la mission de Syrie, la Propagande ayant voulu éviter ainsi toute rivalité de nation.

TURQUIE.

—M. l'abbé Lelen, préfet apostolique et supérieur du couvent des Lazaristes de Constantinople, est revenu, le 24 novembre, dans cette capitale, de la tournée qu'il a faite dans l'Archipel, pour inspecter les établissemens religieux de l'ordre.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

—On lit dans le *Canadien* du 3 :—

LE MINISTÈRE CANADIEN.—Le bruit court, nous ne savons sur quelle autorité, que l'honorable M. Morin est ou doit être nommé président du conseil exécutif, en remplacement de l'honorable M. SULLIVAN, qui serait nommé président du conseil législatif, et que M. PRINCE, représentant du 1er arrondissement du comté d'York, doit remplacer M. Morin au département des terres de la couronne. On sait que l'étiquette du barreau a seule empêché que M. Prince ne fut nommé solliciteur-général du Haut-Canada, en remplacement de M. SHENWOOD, lors des derniers changemens opérés dans le conseil exécutif.

La *Constitution* de Toronto, en parlant de ces nominations, dit que quant aux deux premières on s'attendait à quelque chose de semblable, mais que pour celle de M. Prince, on s'y attendait peu. "L'élévation de M. Prince, ajoute-t-il, à un poste éminent quelconque dans le gouvernement du pays, serait saluée par le peuple avec joie. C'est un de ces hommes qui, comme M. Baldwin, ont, dans la bonne ou dans la mauvaise fortune, soutenu la cause des réformistes avec un zèle infatigable, et dont l'influence et les efforts à l'appui de cette cause ont amené la forme de gouvernement constitutionnel heureusement établie dans la province."

EFFET DES ROMANS :—"Une particularité curieuse, dit le *Canadien*, qui ressort de l'enquête de l'affaire du *Sumers*, c'est que Spencer avait été corrompu, avant même de sortir du collège, par la lecture des romans dont les héros sont des pirates, et que c'est à cette cause que lui et ses malheureux compagnons doivent leur fin ignominieuse!"

Rimouski, 1er février 1843.

M. l'Editeur,

Croyant vous faire plaisir, ainsi qu'à tous les amis du pays, je m'empresse de vous informer brièvement qu'à l'élection de lundi dernier l'honorable Robert Baldwin a été unanimement élu comme membre pour ce comté.

Les journaux de Québec vous donneront sous peu, les procédés au long. D'un banquet qui s'est fait à la suite de l'élection où présidait M. Borne qui s'est fait un honneur de venir remplir son engagement en représentant en personne l'honorable élu.

Je suis, monsieur, votre humble serviteur,

P. GAUVREAU.
Afinerve.

ITALIE.

—Le 27 novembre, à onze heures du soir, une éruption de l'Etna a eu lieu. La lave est sortie du cratère de 1838 en suivant deux lignes parallèles. Quelques jours auparavant on avait éprouvé à Catane quelques secousses de tremblement de terre.

ANGLETERRE.

—On dit, dans des quartiers d'ordinaire bien informés, que les relevés officiels du revenu, au 5 janvier 1843, montreront un déficit effrayant beaucoup plus considérable, par exemple, que le chiffre accusé par le relevé du trimestre précédent.

INDES.

—Quand l'armée anglaise a fait son entrée à Caboul le 16 septembre, elle y a trouvé plus 1,900 cypaies, dont une grande partie demandait l'aumône dans les rues.

On croyait généralement, dans l'armée, que le massacre avait été moins grand qu'on ne l'avait pensé, et que plusieurs milliers de soldats indigènes étaient encore dispersés dans les villes et les villages des environs.

Sir W. Nott, ce général qui vient d'être fait grand croix de l'ordre du Bain pour ses exploits dans l'Afghanistan, est le fils d'un aubergiste de Carmarthen. Il a passé sa jeunesse à cultiver la terre.

FRANCE.

—Il a été découvert près de la ville d'Hyères (Var) une ancienne cité romaine. On a procédé aux fouilles, qui ont été dirigées par M. Denis, député. Les travaux, établis sur une ligne de plus de 88 à 100 mètres, à partir du bord de la mer, ont mis à nu un hypocauste de très-grande dimension, des réservoirs, des piscines; plusieurs salles, dont les murailles étaient enduites d'un glacis recouvert de peintures curieuses, ont été déblayées; l'une d'elles présente une forme semi-circulaire fort élégante; les peintures enfouies depuis tant de siècles ont conservé une fraîcheur extraordinaire, mais qui semble subir une assez prompte altération par suite de l'action de la lumière; des arabesques, des figures d'hommes et d'animaux, des fleurs, des fleurons bizarres semblables à ce qu'on trouve de plus élégant à Herculaneum et à Pompéïa se rencontrent çà et là dans ces décombres.

On a suivi une triple conduite souterraine pour les eaux, qui devaient alors être fort abondantes sur ce point, où aujourd'hui l'on ne trouve que quelques puits fort rares.

A 150 mètres du bord de la mer, parallèlement à l'un de ces murs d'origine phénicienne qu'on a signalés quelquefois sur les côtes méridionales de la France, mur qui se trouve surmonté d'une muraille en construction romaine, on a trouvé une suite de voûtes renversées, déchirées, qui semble indiquer que cet établissement a considérablement souffert, aux temps passés, des violentes secousses du sol. On pense, avec quelque raison, que les ruines romaines d'Almanare ne sont autres que celles de Pomponiana, indiquées dans l'itinéraire maritime d'Antonin comme lieu de station pour les galères romaines.

M. Denis a entre ses mains, outre un grand nombre de fragments de poterie fine, de vases en verre, de tuiles, de briques de toutes formes, une cinquantaine de médailles, dont quelques-unes sont d'une fort belle conservation; on cite, entr'autres, deux médailles en argent, l'une de Trajan, l'autre de Septime-Sévère, cette dernière frappée à l'occasion des jeux séculaires célébrés, en effet, sous le règne de ce prince.

D'autres médailles, dites grand-bronze, représentent Néron, Marcus Agrippa et d'autres personnages de l'ancienne Rome; dans le nombre se trouvent aussi quelques monnaies du Bas-Empire. Les ruines de Pomponiana sont visitées journellement par de nombreux étrangers qui d'habitude passent la saison d'hiver à Hyères.

—Mgr. l'évêque d'Amathia a annoncé à l'Académie des sciences le prochain départ d'une mission destinée pour les Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Calédonie, les îles Fidji, Samoa, Tonga. Devant se fixer dans ces îles, qui n'ont guère été jusqu'à présent visitées qu'en passant par des hommes éclairés, les missionnaires ont pensé qu'ils pourraient employer utilement, pour l'agrandissement des connaissances humaines, le temps qui ne serait pas rempli par les devoirs de leur ministère. Ils offrent donc à l'Académie de s'occuper dès leur arrivée et d'une manière suivie, des observations scientifiques qu'elle voudrait bien leur indiquer comme les plus utiles à faire dans cette partie du monde. Une commission, composée de MM. de Michel, Arago, Becquerel, Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire et Babinet, est chargée de rédiger des instructions à ce sujet, de s'entendre avec MM. les missionnaires pour les exercer aux observations qui seraient recommandées à leur zèle, et d'aviser aux moyens de leur procurer les instrumens nécessaires.

—Une femme, sur le chemin de fer de Saint-Vincent à Denain, portait le dîner à son mari, et se trouvait sur la voie lorsqu'elle aperçut une locomotive; ne sachant si elle devait reculer ou avancer, elle perdit la tête, et un de ses s'bots s'étant accroché à un rail, elle tomba en pleine voie. On sait que les convois sont aussitôt arrivés que vus. Il y avait mille à parier contre un que la pauvre femme allait être mise en pièces. Il n'en fut rien. Tombée entre deux rails, la locomotive passa miraculeusement au dessus d'elle sans la toucher, et elle se releva en faisant entendre de naïfs regrets sur le malheur qu'elle avait eu de casser son pot en tombant.

RUSSIE.

—On lit dans la *Gazette d'Augsbourg* : "Le gouvernement russe vient d'accorder une récompense de 80 mille roubles à M. Hobel, pour son invention qui consiste à mettre les ports de mer à l'abri des vaisseaux ennemis, à l'aide de pétards placés sous l'eau. Ces pétards prennent feu par un contact quelconque, et font sauter les vaisseaux qui passent dessus."

AUTRICHE.

—A Wels, près de Linz, où se trouve l'état-major d'un régiment de hussards, deux hommes furent renversés pendant les évolutions militaires. L'un d'eux se releva, et comme il faisait son service d'une manière imparfaite, le chef d'escadron chevalier de L... lui fit donner 50 coups de bâton. Lorsque le hussard eut subi sa peine, il s'approcha du chef d'escadron, comme pour le remercier, selon l'usage, et lui appliqua un vigoureux soufflet, mais il fut aussitôt tué par le chevalier. En ce terrible moment, des rumeurs se firent entendre dans les rangs, l'exaspération devint générale, quatre hommes, indignés, hors d'eux-mêmes, sortirent des rangs et se précipitèrent sur le chef d'escadron qu'ils hâchèrent à coups de sabre.

AFRIQUE.

Une lettre écrite de St.-Denis (île Bourbon) 22 juillet, au *Constitutionnel*, annonce qu'il est arrivé à cette époque sur cette rade deux corvettes françaises, lesquelles sont en route pour Madagascar, où elles vont rejoindre cinq bâtimens de l'Etat qui ont pris possession de l'île de Nosse-Bé.

On dit qu'il est sérieusement question d'une expédition sur Madagascar. Jusqu'à présent, nous n'avons réussi qu'à occuper quelques points du littoral, et depuis longtemps nous sommes confinés dans l'île de Sainte-Marie, dont le séjour est humide et malsain. Les Ovas, secondés par les Anglais, qui n'ont rien négligé pour faire avorter nos tentatives de colonisation, ne résisteraient point à un effort vigoureux et sagement combiné.

Les ressources, les avantages en tout genre qu'offre l'île de Madagascar sont immenses. La situation de cette île est admirable, le sol en est fertile. Il y a des ports excellents et extrêmement spacieux, où nos vaisseaux trouveraient un abri sûr et facile, tandis qu'à Bourbon nous n'avons que des rades coraires qui, la moitié de l'année, ne sont pas tenables. *Union Catholique*.

TURQUIE.

—En vertu d'une nouvelle mesure, adoptée par le cabinet turc, tous les es-

jets de Sa Hautesse, non musulmans, sont tenus de mettre sur leurs bonnets, en guise de cocarde, un signe en argent indiquant leur rang et leur profession. C'est l'hôtel des monnaies qui vendra ce signe, et, comme il se réservera un honnête bénéfice, ce sera un moyen de lever une nouvelle capitation.

ÉTATS-UNIS:

— Il n'y a pas long-temps qu'un canon tiré par de maladroits artilleurs amateurs a crevé à New-York, et a blessé grièvement plusieurs personnes. Un journal américain entame ainsi le paragraphe où il rend compte de cet accident.

« Un de nos rédacteurs, qui a eu le bras gauche emporté, se trouvait par bonheur sur le théâtre de la catastrophe.... Nous pouvons donc compter sur l'exactitude des renseignements que nous tenons de lui. »

LE PÈRE MARGALET.

Le héros de cette histoire est un vieux soldat, et la scène se passe pendant les premières années du règne de Napoléon. Toutefois, qu'on se rassure, ce n'est pas d'un épisode du temps de l'empire qu'il s'agit, mais tout simplement d'un souvenir d'enfance qui a été assez vif pour qu'il me fût impossible de le perdre, et qui me semble suffisamment intéressant pour être raconté.

C'était par une belle soirée de l'été de 1808 ou 1809, la date n'y fait rien ; nous étions tous réunis, père, mère, enfans, sur le large perron du château, attendant, en causant joyeusement, l'heure du souper, car, à cette époque, on soupaît encore dans les provinces. Le soleil disparaissait lent derrière les collines de la Côte-d'Or, et ses derniers rayons faisaient resplendir les beaux villages de la plaine, tandis que ceux de la montagne étaient déjà couverts d'ombres et de brume. Toute la contrée était animée par ce surcroît de mouvement et de vie qui précède toujours l'heure du sommeil des hommes et du repos de la nature. Pas un chemin qui n'eût son char rempli de gerbes, précédé de moissonneurs, la faucille sur l'épaule, et suivi de glanciers portant des bouquets mêlés de fleurs et d'épis ; pas un sentier, un buisson, une ruine qui n'eût sa voix d'enfant, son chant d'oiseau, son écho de bruit lointain. Ici, des génisses suivaient à pas lents les bords d'un fossé gazonné ; là, des agneaux se pressaient sur une route étroite en soulevant des flots de poussière. Puis, à mesure que ces mouvemens s'arrêtaient, que ces bruits cessaient ou s'éloignaient, nous entendions les cloches de huit ou dix villages qui rappelaient à leurs paisibles habitans que leur dernière pensée devait s'adresser à Dieu, pour le bénir ou pour l'implorer.

De tous ces villages, celui que nous habitions était sans contredit le plus riant, le plus riche, le plus peuplé. Au nord, il était borné par une vaste prairie que traversait dans toute sa longueur une petite rivière dont le cours était marqué par des plantations de saules et de peupliers ; au midi, il avait une large et sombre ceinture de forêts, au dessus desquelles on voyait dans presque toute son étendue la chaîne des Alpes dominée par le Mont-Blanc ; entre ces limites riantes et sauvages, il y avait des champs fertiles et des enclos de vignes entourés d'aubépine et plantés d'arbres fruitiers. Une partie du village était groupée autour de l'église, gracieuse construction du quatorzième siècle ; l'autre s'étendait le long d'un chemin qui avait été autrefois la route de poste de Dijon à Châlons-sur-Saône. Il y avait encore çà et là des moulins et des hameaux, les uns bruyans sur les bords de la petite rivière, les autres silencieux à la lisière de la grande forêt. Quant au château, il était bâti sur le haut d'une petite colline, d'où l'œil pouvait embrasser l'ensemble de ce tableau, qui était à la fois gracieux et mélancolique.

— Il serait temps de fermer la grille, dit mon père en se tournant de mon côté ; il ne viendra plus de pauvres à cette heure, et le jardinier doit avoir fini d'arroser : va lui dire, mon fils, d'apporter les clés et de fermer pendant que nous sommes encore là ; toutefois ne le dérange pas, s'il est occupé.

Je courus au potager et je vis de loin le père Nicolas qui parcourait, tenant un arrosoir dans chaque main, une planche de petits pois qui paraissaient renaitre sous les deux gerbes brillantes dont on les couvrait. Je me gardai bien de l'interrompre dans sa besogne, car il aurait fort bien pu me recevoir avec une politesse un peu brusque, tant il avait d'amour pour ses chers légumes. Quant aux fleurs, il y tenait moins, et son indifférence à cet égard allait jusqu'à ne pas savoir comment elles s'appelaient. Quand on lui demandait le nom d'une plante du parterre, il avait l'habitude de répondre : Monsieur, ou mademoiselle, on y verra clair quand ce sera fleuri.

Cette réponse faisait notre bonheur à nous autres enfans, et nous nous amusions à nous l'adresser entre nous, à propos de tout ou à tout propos, je ne sais lequel est le mieux dit. Quoi qu'il en soit, je vins annoncer à mon père que Nicolas était encore à l'ouvrage.

— Eh ! bien nous attendrons, dit-il. Puis se tournant vers ma mère, il ajouta : — Je désirerais beaucoup, ma chère amie, trouver un vieux soldat qui aurait une petite pension à laquelle j'ajouterais quelque chose, et qui voudrait consentir à accepter le logement et la nourriture, à l'unique condition d'ouvrir et de fermer ma grande grille. Ne pensez-vous pas, vous mes enfans, que cela aurait un fort bon air, un invalide pour portier ?

— Nous fûmes tous de cet avis et moi plus que les autres, car je compris à l'instant que l'invalide me raconterait ses batailles et me ferait des sables de bois.

— En ce moment nous entendîmes le bruit d'un pas lent et régulier qui résonnait sur le sable durci de la cour ; le bruit se rapprocha graduellement, et avant que nous puissions nous communiquer nos conjectures, un militaire posa son

piéd poudreux sur la première marche du perron en haut duquel nous étions tous réunis, comme je l'ai dit en commençant.

— Le ci-devant compte est-il là ? demanda-t-il d'une voix joviale et familière. Je voudrais bien lui souhaiter le bonsoir.

— Mon père se leva et dit : Me voilà mon camarade ; que me voulez-vous ?

— Ce que je veux, morbleu ! vous serrer la main, et vous dire que je suis bien aise de vous voir de retour au pays, puisque j'y reviens aussi. Je suis bon gré à la nation, qui me donne mon congé, de vous avoir envoyé des passe-ports, et de vous réintégrer dans votre domicile. Capitaine, salut !

Un domestique, vint, un bougeoir à la main, nous annoncer que le souper était servi, nous mit à même de distinguer les traits et les détails du costume de notre singulier visiteur.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années environ, grand, vigoureux encore, et d'un extérieur vraiment imposant. Il portait cet uniforme des soldats de la république que notre célèbre Vernet a immortalisé : culottes de toile blanche, longues guêtres pareilles montant jusqu'au dessus du genou, habit bleu à revers blancs, en cœur, laissant voir le gilet ; petit chapeau à cornes surmonté d'un pompon de laine rouge, le briquet battant la cuisse gauche.

Il tenait son chapeau à la main, non par respect, mais parce que la soirée était chaude, et la lumière qui donnait en plein sur son visage nous laissa voir une peau hâlée sillonnée de rides, et une patte de moustaches noires comme on n'en voit plus que dans la garde nationale.

— Comment ! c'est toi, mon pauvre Margalet ! dit alors mon père en tendant la main au vieux soldat. D'où diable sors-tu ? je te croyais mort.

— Ma foi, capitaine (1), je devrais l'être, mais cela n'a jamais pu s'arranger ; j'aurais pu aussi devenir maréchal d'empire, malheureusement je ne savais pas signer mon nom, et je suis resté soldat. Maintenant j'ai mon congé, ma croix d'honneur qui me vaut deux cent cinquante francs ; je me suis dit : allons montrer et manger çà au pays, avec mes parens, s'il m'en reste encore ; chez mon capitaine, si la famille est désunie ! Et me voilà.

Tu es le bienvenu, mon ami ; va d'abord souper, ensuite repose-toi, et demain nous aviserons au moyen d'arranger ta vie comme tu l'entends. Quant à moi peu de momens avant ton arrivée, je parlais justement à mes enfans de mon désir d'avoir chez moi un vieux soldat, tu vois que nous sommes d'accord. Maintenant, bonsoir, mon brave ; l'on a l'appétit et à demain.

Mon père me dit alors à voix basse de conduire Margalet à l'office et de donner l'ordre qu'on le fit manger seul.

Quand nous fûmes de nouveau réunis à souper, nous fîmes mille questions à mon père sur Margalet, et alors il nous conta ce qui suit :

Pendant un de ses semestres, en 1774 ou 1775, il avait fait quelques recherches pour son régiment et Margalet se trouvait du nombre. C'était alors un beau garçon de 16 à 18 ans ; et en arrivant au corps il avait montré tant de bonne volonté et d'intelligence, que mon père l'avait pris en grande amitié et en fit son ordonnance. Plus tard, mon père ayant quitté son régiment pour entrer guidon dans la gendarmerie de Lunéville, il avait dû se séparer de lui ; mais avant de partir il l'avait recommandé à son meilleur ami, le marquis d'Apche, qui prenait le commandement et la propriété de sa compagnie. Depuis la révolution était arrivée, M. d'Apche avait émigré comme tous les officiers de son régiment, et mon père n'avait plus entendu parler de Margalet.

— Mais, continua-t-il, demain nous le ferons venir pendant le déjeuner et nous lui dirons de nous raconter le reste de son histoire. Si vous êtes sages, enfans, on vous permettra d'écouter.

Le lendemain, je me levai de meilleure heure qu'à l'ordinaire pour aller à la recherche de Margalet. Je Paperçus bientôt qui fumait sa pipe, assis sur le parapet d'un petit pont qui séparait la grille du château de l'avenue qui conduisait à l'église. Ses regards étaient fixés sur le village et deux grosses larmes brillaient dans ses yeux.

— Savez-vous, mon petit Monsieur, qu'il y aura trente-cinq ans au mois d'avril prochain que je n'ai vu ce clocher, me dit-il d'une voix qui voulait être insouciance, mais qui trahissait une profonde émotion ; et, depuis, combien de mes amis et de mes parens ont pris leur feuille de route pour l'autre monde ! Je viens de faire un tour dans le pays, et à toutes les portes où j'ai frappé, personne ne m'a répondu ; présent. Tenez, voilà des moissonneurs qui viennent, je parie qu'ils ne me reconnaîtront pas.

Cela fut vrai ; ces gens me dirent bonjour en m'appelant par mon nom, mais aucun d'eux ne fit attention au pauvre Margalet, dont la figure se rembrunit encore ; puis tout à coup il se leva, secoua la cendre de sa pipe et marmotta entre ses dents :

— Au bout du compte, je m'en moque ; mon capitaine m'a reconnu, je n'en demande pas davantage, et, s'il y a encore des cabarets dans le village, je me serai bientôt fait des amis.

Alors il prit ma main et nous fîmes ensemble le tour du château, qui était aussi une nouvelle connaissance pour lui, car mon père l'avait fait bâtir à son retour de l'émigration. Margalet se permit quelques critiques, à ce que j'apprends, et il finit par me raconter à sa manière la bataille de Marengo, la mort du général Desaix, qu'il avait reçu dans ses bras au moment où une balle autrichienne termina sa courte et brillante carrière.

(1) Mon père était devenu général pendant l'émigration ; mais Margalet, qui ne connaissait que les grades donnés par Napoléon, ne l'appela jamais que capitaine, parce qu'il l'était avant la révolution.

« J'allais avoir la relation d'Austerlitz, lorsque mon précepteur, qui me cherchait, me découvrit prenant une leçon d'histoire contemporaine ; et comme il ne connaissait pas encore le professeur, il ne jugea pas à propos de me laisser entre ses mains. Margalet avait fait la grimace en apercevant une soutane, et quand je m'éloignai de lui, je l'entendis prononcer sous sa longue moustache une expression dont je ne compris pas le sens, mais qui me sembla une injure.

Après notre déjeuner, et comme mon père nous l'avait promis, Margalet fut mandé à la salle à manger, et ayant bu coup sur coup deux grands verres de vin que ma plus jeune sœur lui versa, il nous raconta son histoire, qui devait être celle de beaucoup de soldats à cette époque-là.

Il avait reçu une balle au siège de Toulon, un biscayen à la bataille de Rivoli, un coup de poignard à la révolte du Caire, et quatorze coups de sabre, dont neuf sur la tête, à la bataille de Marengo, après la mort du général Desaix ; c'était là la part de ses glorieuses infortunes ; celle de ses triomphes n'était pas moins grande. Il avait assisté à la journée du 13 vendémiaire, à l'entrevue de Charrette et de Canelaux dans la ville de Nantes, à l'arrestation du pape Pie VI à Rome ; il était de service à Saint-Cloud le 18 brumaire, et de garde à l'Opéra le jour de la machine du 3 nivose ; enfin La Tour d'Auvergne avait été son camarade de lit, et l'empereur lui avait de sa main donné la croix au camp de Boulogne.

Margalet entremêla son récit de force maximes révolutionnaires, de protestations de dévouement à l'empereur et à la république, ce qui pour lui était une seule et même chose ; il blâma mon père de s'être remarié avec une baronne prussienne au lieu d'épouser une citoyenne française, et ajouta un petit mot de critique sur mon éducation, parce qu'elle avait été confiée à un ecclésiastique.

Mais tout cela était dit avec tant de bonhomie ; il y avait dans toutes les paroles incohérentes de cet homme un si grand fonds d'honneur et de probité, que mon père persista dans la résolution qu'il avait prise la veille d'attacher Margalet à son service en qualité de concierge.

À la proposition qui lui fut faite, le visage du vieux soldat s'illumina d'un rayonnement de reconnaissance et de joie qui le rendit presque beau ; il se rapprocha de mon père, prit sa main qu'il porta sur son cœur et lui dit :

— Mon capitaine, Margalet vous remercie ! il aurait accepté une place plus modeste, mais du moment que vous respectez assez sa croix et ses cicatrices, pour en faire le gouverneur de votre château, il ne lui reste plus rien à désirer. J'accepte donc, à deux conditions toutefois : la première, c'est que je continuerai à porter ma cocarde ; la seconde, c'est qu'on ne me forcera pas à aller à la messe. Maintenant, vive l'empereur et mon capitaine !

Voilà donc Margalet installé dans ses nouvelles fonctions, et mon père, qui avait cru d'abord ne faire qu'une bonne action, s'aperçut bientôt que la bonne action était aussi une excellente affaire. Margalet était actif, exact, vigilant ; il menaçait avec tant de sérieux et surveillait avec tant d'intelligence, qu'on n'était jamais tenté de le braver ni sûr d'échapper à son coup-d'œil. Comme son dieu l'empereur, il était partout à la fois et cependant ne laissait rien inachevé. Il était partout le stimulant des ouvriers indolens et des enfans déprédiateurs. C'étaient ces derniers qui, dans leur respectueux effroi, avaient ajouté le titre de père à son nom de Margalet ; et quand l'un d'eux criait : Voilà le père Margalet ! il ne restait sur le terrain que les consciences irréprochables.

Mes sœurs et moi nous n'étions pas non plus toujours parfaitement rassurés sur l'indulgence du vieux soldat. Il était rempli de bonté et de complaisance pour nous ; mais si nous faisions quelque faute, il allait impitoyablement la raconter à mon père. Au contraire, quand j'étais sage, nous passions ensemble des heures dont le souvenir a encore du charme pour moi. Le dimanche, lorsqu'il n'avait pas d'ouvriers à tantonner, il me menait faire de longues promenades dans les bois, m'aider à cueillir des fleurs ou à dénicher des oiseaux ; il me fabriquait des arcs avec de vieux cerceaux, des pistolets avec des branches de sureau et des sabres avec des lattes ; et tout en travaillant pour moi, il avait toujours quelque péripécie de grande bataille à me faire, ou quelque merveille qu'il avait vue, à me décrire. L'Égypte était surtout pour lui un texte inépuisable et favori ; il y revenait sans cesse et en sortait difficilement, à moins cependant qu'on ne vint à prononcer le mot Angleterre, car alors il quittait tout pour ce nouveau sujet de conversation, qu'il terminait ordinairement en disant qu'il consentirait volontiers à recevoir encore autant de blessures qu'il en avait déjà sur le corps, pour pouvoir seulement faire une faction d'une heure sur le sol de la Grande-Bretagne.

Une seule chose dans Margalet affligeait mes parents, c'était son impiété dont rien n'avait pu encore le guérir. On ne lui épargnait ni les conseils, ni les exemples, ni les prières même ; il écoutait tout, ne répondait rien ou répondait des quolibets, et persévérait dans son aveuglement. Mon père fit un voyage à Paris ; à son retour, il lui dit qu'il avait vu l'empereur à la messe ; Margalet répondit :

— Moi aussi je l'y ai vu, et j'ai remarqué qu'il tenait son livre à l'envers.

Les prêtres étaient pour lui un objet d'horreur qu'il ne pouvait pas plus dissimuler qu'expliquer, et il n'avait pris un peu d'affection et de considération pour un précepteur qu'à depuis un certain jour que celui-ci s'était précipité dans un étang pour s'en retirer. Margalet avait dit alors :

— Tiens, celui-là est brave ; c'est bien dommage qu'il ne soit pas grenadier.

Après de nombreuses tentatives, ma mère, qui avait surtout pris à cœur

la conversion du vétéran, se bornait à prier pour lui, lorsqu'une circonstance, produite en apparence par le hasard, amena le changement que tous nos vœux appelaient et que tous nos efforts n'avaient pu obtenir.

Margalet habitait une petite maison, attenante aux communs du château, et dont il avait seul la jouissance. De là, il pouvait voir tout ce qui se passait dans les cours, dans les vergers, et presque dans les bosquets qui, étant formés de plantations nouvelles, laissaient les regards y pénétrer assez facilement. Le vieux soldat avait arrangé de son mieux ce qu'il appelait sa guérite, en ajoutant au mobilier rustique que mon père lui avait fourni, un petit trophée d'armes composé de son briquet, d'un sabre d'honneur, de son petit tricorne et d'une paire d'épaulettes de grenadier. Puis, il avait orné les murs, blanchis à la chaux, d'une collection de gravures chaudement enluminées, représentant les principales batailles auxquelles il avait assisté, et les portraits des généraux qu'il préférait ; celui de l'empereur, surmonté d'une couronne de laurier, occupait une place à part au chevet de son lit, au dessous du trophée d'armes.

Parmi les anciens usages que le calme des temps et la vigueur du pouvoir avaient permis de rétablir, il y en avait un qui avait surtout répondu aux vœux des populations, c'était la sortie des processions des Rogations et de la fête du Saint-Sacrement. Avant la révolution, ces processions avaient coutume de venir à la chapelle du château ; au retour de l'ordre, cette coutume avait été reprise, et, depuis que Margalet était à notre service, il avait eu plusieurs fois déjà le chagrin de voir la croix et les bannières passer devant sa porte. Ces jours-là, le vieux soldat de la république avait le soin de s'enfermer à double tour chez lui, pour protester autant que cela était en son pouvoir contre ce qu'il appelait le retour des abus. Puis, la semaine qui suivait cette cérémonie, il était toujours moins communicatif et un peu plus rude dans l'exercice de ses fonctions ; j'avais, pour ma part, l'instinct de ne pas le rechercher dans ces momens-là.

Il y avait environ trois ans que les choses se passaient ainsi, quand vint l'époque du retour de la solennité des Rogations. Nous étions tous réunis, maîtres et gens, au bas de l'avenue, attendant la procession pour nous joindre à elle et l'accompagner à la chapelle du château, où elle devait faire sa première station. Le ciel était ce jour-là d'une splendeur inouïe, et la terre, riche de toutes les espérances, n'avait qu'une voix pour bénir Dieu de ses dons qui n'étaient cependant encore que des promesses. Tous les aspects étaient enchanteurs, toutes les émanations étaient suaves, tous les visages étaient à la fois joyeux et recueillis. La procession s'avancait lentement vers nous, le long d'une route étroite et creuse que bordait une haie d'aubépine en fleurs. C'était un spectacle ravissant que cette double rangée de vieillards et de jeunes filles, que ces bannières flottant dans les airs et ces voiles blanches se mêlant à la verdure, que cette croix qui resplendissait des rayons du soleil qui se reflétait en elle. Nous primes place au milieu de nos fermiers, qui nous avaient précédés, et nous arrivâmes toujours chantant et priant à la grille du château.

Quelles ne furent pas notre surprise et notre émotion lorsque nous aperçûmes Margalet en grande tenue, debout, le chapeau à la main, qui attendait la procession, comme s'il avait eu mission de l'introduire dans le parc ! Son maintien était grave et pénétré, son attitude respectueuse et digne, son regard fier et cependant ému. Il était facile de voir que c'était bien moins une concession qu'il faisait qu'une conviction dont il subissait l'influence. Quand le prêtre passa devant lui, Margalet s'inclina profondément, puis il vint prendre place à côté de mon père, qui lui serra la main.

La procession continua à s'avancer vers la chapelle en suivant les allées sinuées du parc, et, quand elle y fut arrivée, le prêtre monta quelques degrés qui conduisaient à la porte d'entrée, puis il se retourna, et, de ce point plus élevé, il distribua ses bénédictions sur toute la contrée. En cet instant je jetai les yeux sur ce vieux soldat de la république qui avait contribué à l'arrestation du pape Pie VI, et je vis deux ruisseaux de larmes qui descendaient le long de ses joues sur sa moustache alors grisonnante. Je ne saurais dire s'il priait, car sa lèvre était immobile ; mais quelle prière eût pu valoir cette émotion fervente qui se traduisait par des pleurs ? Quand la foule qui était agenouillée se releva, Margalet resta prosterné quelques momens encore, puis nous le vîmes reprendre le chemin de sa maison, emportant dans sa main droite une de ces petites croix de bois blanc que les habitants de la campagne font bénir ce jour-là.

Mon père nous défendit de parler à Margalet de ce qui s'était passé afin de lui laisser toute la liberté de ses douces inspirations, et convaincu que le vieux soldat viendrait de lui-même se confier à lui. En effet, il le vit arriver peu de temps après, et ses premiers mots furent ceux-ci : « Eh bien ! mon capitaine, je suis maintenant des vôtres ; qu'en dites-vous ? »

— Que j'en suis charmé, mon ami, et que je m'y attendais depuis longtemps. Mais dis-moi donc comment cette bonne idée t'est venue ?

— Oh ! mon capitaine, c'est pas une idée, car ce matin encore je n'y pensais pas. J'avais nettoyé mon uniforme pour aller toucher le trimestre de ma croix, et quand j'ai entendu ces chants, je me suis senti tout retourné, et je me suis dit : Margalet, mon ami, tu mourras peut-être bientôt ; si tu pensais un peu au bon Dieu, t'aurais peut-être pas tort. Alors, je suis sorti, et sans savoir comment cela s'était fait, je me suis trouvé sur le chemin de la procession, le chapeau à la main.

Puis il se rapprocha de mon père, et baissant la voix il ajouta : — Mais, c'est pas tout, mon capitaine ; maintenant, je voudrais me confesser, et si vous pouviez arranger ça avec M. le curé, vous me feriez bien plaisir.

—C'est tout arrangé, mon ami; descends à l'église, mets-toi à genoux auprès du confessionnal, et laisse faire le bon Dieu, il finira ce qu'il a si bien commencé.

Margalet suivit ce conseil, et après une semaine consacrée à une confession générale, il vint nous prier de ne pas manquer à la messe le lendemain, parce qu'il devait y communier.

Ce fut un spectacle bien touchant que celui de cette communion, et malgré les trente années qui se sont écoulées depuis, il est encore présent à ma mémoire. Margalet était radieux, et quand il revint au château avec nous, il nous dit, chemin faisant, qu'il était bien plus heureux que le jour où il avait reçu sa croix des mains de l'empereur.

Pendant toute la journée, nous ne parlâmes que de Margalet, et mon père me dit, à plusieurs reprises, de ne pas aller l'importuner, parce qu'il était sans doute en prières.

Le soir, un domestique vint et dit:—M. le comte, le père Margalet a oublié de fermer la grille.

—Oh! oh! fit mon père, il faut qu'il soit malade; allons chez lui.

Le domestique prit une lanterne, mon père le suivit, moi je suivis mon père.

La porte de la chambre de Margalet était ouverte. Nous l'aperçûmes assis sur son lit, la tête penchée sur sa poitrine, les mains jointes, et tenant collé sur sa bouche son sabre d'honneur, dont la poignée figurait une croix. Son front chauve avait une indéfinissable expression de quiétude, semblable à celle d'un homme qui s'est endormi dans la joie. Mon père l'appela, il ne répondit pas; il le toucha, il était froid; il le secoua par le bras, il s'aperçut alors qu'il était mort.

—Eh! bien, dit mon père, voilà un homme qui, il y a huit jours, ne voulait pas prier, et qui maintenant prie pour nous. Mon fils, vois combien Dieu est bon et grand!

Marquis DE FOUDRAS.

AVIS.

UN INSTITUTEUR bien recommandé sous le double rapport de la capacité et de la moralité trouverait de l'encouragement à St. Valentin: celui qui saurait les deux langues française et anglaise serait préféré. S'adresser à M. Beauregard, curé de St. Valentin, via Isle-aux-Noix.

LE LADY'S WREATH,

ST. PONS LADY'S MAGAZINE,

EST LE TITRE D'UN NOUVEL OUVRAGE,

PUBLIÉ CHAQUE MOIS A PHILADELPHIE, AU TRÈS BAS PRIX DE UNE PIASTRE PAR ANNÉE.

LE but de cet ouvrage est de fournir, à bas prix, un magasin, qui sous le rapport du mérite littéraire et de l'ouvrage mécanique égalera les meilleurs magasins à trois piastres. Chaque numéro contiendra au moins quatre-vingt-huit pages (S^o) de matière à lire, entièrement originale, provenant de la plume des écrivains mâles et femelles les plus distingués du jour. Une ou deux superbes gravures sur acier, sera donnée dans chaque numéro, et aussi, une série de belles gravures enjolivées et richement coloriées que l'on prépare maintenant, décidément les plus belles séries d'embellissements qui aient jamais été publiées dans aucun magasin. Une ou plusieurs pages de musique nouvelle et populaire seront données dans chaque numéro. Il sera imprimé avec du caractère neuf, fondu expressément pour ce but, et sur papier blanc fin. L'ouvrage est déjà rendu à son troisième numéro, et jusqu'à présent le résultat a prouvé que le désir, de publier un magasin d'un mérite littéraire supérieur et d'un fini élégant au bas prix d'une piastre par année devait être suivi d'un succès complet.

Notre liste de souscription est actuellement double de celle d'aucun magasin des Dames à une piastre, et des CENTAINES SONT AJOUTÉES CHAQUE SEMAINE.

On vient de s'assurer l'aide de nouveaux contributeurs d'un talent connu et reconnu, et les publicateurs sont déterminés à n'épargner aucune peine ou dépense pour rendre l'ouvrage digne du patronage du public de toute manière.

SOCIÉTÉ POUR SOUSCRIRE ET PREMIUMS.

Pour l'avantage des voisins, et pour faciliter les remises, nous enverrons lorsqu'on aura remis FRANC DE PORT.

7 copies de THE WREATH, un an, pour	\$5 0 0
4 copies de do et aucun magasin à trois piastres	\$5 0 0
5 copies de do et aucun journal de la semaine de Philadelphie	\$5 0 0
15 copies de do	\$10 0 0
10 copies de do et aucun magasin à trois piastres	\$10 0 0
10 copies de do et vie de Washington par Nos. par Spark	\$10 0 0
10 copies de do et romans de Scott	\$10 0 0
10 copies de do et ouvrages de (Boz) Dickens	\$10 0 0
20 copies de do et n'importe quel ouvrage ci-dessus nommé	\$15 0 0

Adressez DREW et SCAMMELL, PUBLICATEURS, 67 South third St. Philadelphie.

Les Editeurs qui donneront quelques insertions à l'annonce ci-dessus, et qui enverront les numéros la contenant MARQUÉS AVEC DE L'ENCRE, aux Publicateurs, recevront l'ouvrage pour un an.

Les Editeurs qui donneront cinq insertions à l'annonce ci-dessus et qui appelleront l'attention du public EDITORIALEMENT, recevront, en outre, le dix-neuvième volume du KNICKERBOCKER, commençant en janvier, 1842

LIVRES NOUVEAUX.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir une belle collection de LIVRES DE RELIGION, DRÔTES, MÉDECINE, LITTÉRATURE, &c. &c. &c.

AUSSI,

IMAGES, CHAPELETS, MÉDAILLES, &c. &c. &c.

Il se charge à l'ordinaire de préparer des RÈGISTRES de Paroisse, de 12 400 feuillets.

E. R. FABRE.

Montréal, 18 Nov., 1842.

J. N. WALKER,

MACHINISTE ET MANUFACTURIER DE

PRESSES,

RUE NOTRE-DAME,

VIS-A-VIS L'ÉGLISE DES RÉCOLLETS,

INFORME respectueusement les MÂTRES-IMPRIMEURS qu'il est prêt à exécuter des ordres pour des PRESSES, les mieux approuvées, faites à des prix aussi modérés que ceux de New-York, donnant à l'acquéreur l'avantage de les recevoir sans impôt.

Les personnes désirant encourager l'industrie des habitans dans le pays, et en même tems se procurer des articles parfaits, sont priées de passer à l'imprimerie de M. JOHN LOVELL, dans la rue St. Nicholas, pour y examiner une PRESSE, maintenant en usage, faite par M. J. N. WALKER.

Montréal, 15 Novembre 1842.

Nous les soussignés, Imprimeurs, certifions que nous avons examiné une PRESSE, maintenant en usage, faite par M. J. N. WALKER, de Montréal, que nous croyons être égale en perfection à aucune importée de New-York, aussi propre pour les divers ouvrages du métier qu'aucune des Presses généralement en usage à présent dans la Province.

JAMES STARKE,	J. E. MILLER,
JOHN LOVELL,	PETER GRANT,
LOUIS PERRAULT,	DONALD McDONALD,
JOHN C. BECKET,	JOHN AIKMAN,
JOS. PERRAULT,	L. C. LANTHIER,
JOHN GIBSON,	H. PERKINS,
THOS. EVANS,	A. T. HOLLAND,
F. CING-MARS,	JOHN WILLIAMS,
LEWIS MCCOY,	L. DUVERNAY.

Liste des prix même que ceux de New-York.

Impérial No 5.	\$300
" No 4.	275
" No 2.	260
" No 1.	250
Super Royal.	240
Modium.	230
Foolscap.	130

Presses à copier, Machine à imprimer, et tous les Outils d'Imprimeurs et de Relieurs, faits au plus court avis.

Les Editeurs de papiers achetant des Presses, sont priés d'insérer l'avertissement ci-dessus une fois par semaine pendant trois mois et de charger le montant à

J. N. WALKER.

Montréal, 15 novembre 1842.

M. R. TRUDEAU,

APOTHIKAIRE,

VIENT de recevoir un petit assortiment d'ARGENTERIES POUR ÉGLISES, telles que CALICES, CHOIRES, BURETTES, FONTAINES-A-BAPTÊME, ENCENSOIRS, GARNITURE D'AUTEL, &c. &c. pour lesquels il sollicite l'attention de MESSIEURS DU CLERGÉ. Il a aussi en main un grand assortiment d'ÉTOFFES, GALONS & FRANGES d'or, d'argent et de soie. Aussi TROIS LAMPES D'ÉGLISE.

Montréal, 10 novembre 1842.—3m.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et cinq PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces:—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.

Chaque insertion subséquente,	7½ d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s. 4d.
Chaque insertion subséquente,	10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,	4d.
Chaque insertion subséquente,	1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE. PIRE. DE L'ÉVÉNÉ. IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,